

nant tout sur le passage d'une véritable trombe et occasionnant, sur les rivages, pourtant bien peu peuplés, une série de catastrophes. Les chutes d'eau très violentes de la saison des pluies produisent des effets semblables et d'une soudaineté singulière.

Pendant l'hiver (qui correspond à la saison sèche) les couloirs et les ravins, par lesquels se précipitent les eaux du ciel et de la fonte des neiges, ne donnent plus une goutte d'eau ; le sol des hauts plateaux, dans son aridité native, n'en fournit pas davantage ; et les débouchés fluviaux, où grondaient auparavant les flots pressés et impatients des inondations et des crues, ne voient plus que des eaux lentes et avares coulant dans un lit rétréci et presque asséché. C'est entre ces deux extrêmes que les forêts jouent leur rôle régulateur. Pendant les saisons humides, elles s'imbibent, remplissent leurs estuaires cachés, boivent par tous leurs dépôts d'humus et retiennent une partie des eaux débordantes. Pendant les sécheresses, elles restituent ces eaux captées aux thalwegs, en les augmentant du débit de leurs sources naturelles et des eaux du ciel qu'attire l'immense étendue de leurs frondaisons.

Dans les larges plaines orientales, le débit des fleuves reste ainsi suffisant, sinon pour la navigation (qui est aussi arrêtée par le changement des fonds sablonneux des rivières et le repérage nouveau, tous les ans obligatoire), du moins pour la flottaison et pour les besoins des riverains. Et, pendant les grandes eaux, les débordements inévitables, soigneusement mesurés, jaugés et distribués, sont localisés avec la plus grande logique et servent à l'entretien et à l'arrosage des rizières, étagées du pied des col-